

Comment définir l'Évangile ?

Une étude du texte de 1 Corinthiens 15.1-19

D.A. Carson

Préambule

Cet article est le texte d'un exposé donné par D. A. Carson lors de la conférence « The Gospel Coalition » tenue au séminaire de Trinity à Chicago en mai 2007. L'objectif des organisateurs de cette conférence était celui de mettre l'Évangile au centre des préoccupations de l'Église. Le sommaire qui suit est tiré de « La Vision Théologique du Ministère » de ce même mouvement et introduit l'exposé de manière pertinente.

Sommaire

Qu'est-ce qui pourrait amorcer un mouvement croissant d'Églises centrées sur l'Évangile ? La réponse par excellence est évidente : il faut que, pour sa propre gloire, Dieu lui-même suscite un réveil spirituel en réponse à la prière fervente, insistante et constante de son peuple. Mais nous croyons aussi qu'il existe des étapes préliminaires à franchir. Nous pouvons nourrir un grand espoir si nous nous mettons d'accord sur la nature de la vérité, sur la meilleure manière de lire la Bible, sur nos liens avec la culture, sur le contenu de l'Évangile et sur ce qui doit constituer un ministère véritablement centré sur l'Évangile. Nous sommes convaincus que de tels engagements nous pousseront avec une nouvelle ardeur vers l'Écriture, vers le Christ de l'Écriture, vers l'Évangile du Christ, et que nous pourrions alors voir se développer, par la grâce de Dieu, notre capacité en tant qu'Églises à « marcher droit selon la vérité de l'Évangile » (Ga 2.14).

Plusieurs ont fait observer, que dans le monde occidental, l'Église passe par une phase de fragmentation notoire. Cette division touche jusqu'à notre compréhension de l'Évangile. Certains chrétiens estiment que l'Évangile est un ensemble étriqué d'enseignements concernant Jésus, sa mort et sa résurrection; ceux qui y croient entrent dans le royaume. Ensuite, débutent pour eux la formation du disciple et le processus de transformation personnelle, mais pour les adeptes de cette conception de l'Évangile, ces deux œuvres n'en font pas intégralement partie. Une telle façon de comprendre ce qu'est l'Évangile est très éloignée de ce que le Nouveau Testament entend par «Évangile»: celui-ci, en réalité, embrasse la Bible tout entière; il prend le chrétien dans son passé de perte et d'aliénation de Dieu, le conduit par le chemin de la conversion et de la vie de disciple jusqu'à la consommation finale, le corps de résurrection, les nouveaux cieux et la nouvelle terre.

Pour d'autres, l'Évangile se résume aux deux premiers commandements, celui d'aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toute sa pen-



« Affermissez votre pensée »
1 PIERRE 1:13

volume 11
numéros 2-3-4
Septembre 2008

ISSN 1424 - 4489

CONSEIL DE RÉFÉRENCE

Jean-Michel Bloch
David Brown
Henry Bryant
James Favre
Roland Frauli
Samuel Hoffer
Gordon Margery
Udo Middelman
Daniel Molla
Florent Varak
Hans Wyttenbach

COMITÉ DE PUBLICATION

Mike Evans
Pierre Klipfel



Institut Biblique de Genève

sée et de toute sa force, et celui d'aimer son prochain comme soi-même. Ces commandements sont tellement centraux que pour Jésus lui-même, la loi et les prophètes en dépendent (Matthieu 22.34-40), mais, nous affirmons avec force, que l'Évangile ne saurait se réduire à ces deux commandements.

Un troisième courant de pensée apparaît actuellement. Il assimile l'enseignement éthique de Jésus contenu dans les évangiles à l'Évangile lui-même; en fait il s'agit de l'enseignement éthique privé des récits de la passion et de la résurrection que relatent tous les Évangiles. Cette approche se fonde sur deux erreurs désastreuses. Premièrement, elle ne tient pas compte du fait qu'au 1er siècle, il n'y avait pas un «évangile de Matthieu», un «évangile de Marc», etc. Nos Évangiles s'appelaient respectivement «évangile selon Matthieu», «évangile selon Marc», etc. Autrement dit, il n'y avait qu'un seul Évangile, l'évangile de Jésus-Christ, rapporté par Matthieu, Marc, Luc et Jean. Cet Évangile unique, ce message de nouvelles qui sont à la fois pleines de menaces et riches de promesses, concernait la venue de Jésus le Messie, le Roi longtemps attendu; il incluait quelques informations sur son origine, le ministère de son précurseur, son bref ministère d'enseignement et de transformation miraculeuse, qui culmine dans sa mort et sa résurrection. Ces éléments ne sont pas des perles indépendantes sur un collier qui s'appellerait: «tranches de vie de Jésus le Messie». Ce sont au contraire des éléments étroitement liés les uns aux autres. On ne peut correctement comprendre les récits de l'enseignement de Jésus, si on ne discerne pas comment ils convergent et pointent vers sa mort et sa résurrection. C'est tout l'ensemble (enseignements, mort et résurrection) qui forme l'Évangile unique de Jésus-Christ auquel les évangiles canoniques rendent témoignage. Étudier l'enseignement de Jésus sans réfléchir en même temps à sa passion et à sa résurrection est bien pire que d'étudier la vie de Robespierre sans connaître la Révolution française, ou de porter un jugement sur le livre «Mein Kampf» d'Hitler sans réfléchir à ce qu'il a fait et comment il est mort. La deuxième erreur liée à ce courant de pensée éthique est l'attention portée à l'enseignement de Jésus tout en repoussant la croix à la périphérie, réduisant la glorieuse Bonne Nouvelle à une simple religion, la joie du pardon à un simple conformisme éthique, les motivations les plus nobles d'obéissance à un simple devoir. Le produit de cette conception est désastreux.

Mais la tendance la plus courante de nos jours est peut-être d'accepter l'Évangile, tout en déployant beaucoup d'énergie et de passion créatives pour développer d'autres thèmes: le mariage, le bonheur, la prospérité, l'évangélisation, les pauvres, la lutte contre l'islam, la lutte contre la sécularisation galopante, la bioéthique, les dangers à gauche, les dangers

à droite, la liste est infinie. C'est ignorer que nos auditeurs sont inévitablement attirés par ce qui nous passionne le plus. Il est peu probable que mes étudiants apprennent tout ce que je leur enseigne; ils sont naturellement plus enclins à apprendre ce qui m'enthousiasme le plus. Si nous acceptons l'Évangile sans conviction, alors que des sujets périphériques enflamment notre passion, nous formerons une génération qui minimisera l'Évangile et manifestera du zèle pour ce qui est périphérique. Il est facile de sembler prophétique en se positionnant en marge; la nécessité urgente est d'être prophétique à partir du point central, l'Évangile. Ce qu'il faut craindre, selon les paroles de W. B. Yeats, dans «The Second Coming» est que «le centre ne tient plus». Par ailleurs, si nous nous focalisons sur l'Évangile, nous constaterons rapidement que cet Évangile, bien compris, nous indique comment réfléchir à une variété infinie de questions et comment agir en conséquence. Ces questions, analysées en elles-mêmes et aussi importantes qu'elles soient, restent relativement périphériques; mais, si on réfléchit sérieusement à l'Évangile et si celui-ci reste au centre de notre préoccupation et de notre vie, nous constatons qu'il aborde aussi de façon pertinente toutes ces autres questions.

Il existe de nombreux passages bibliques que nous aurions pu citer pour notre réflexion sur l'Évangile. Pour le but que nous nous sommes fixé, nous considérerons principalement 1 Corinthiens 15.1-19.

¹Je vous rappelle, frères, l'Évangile que je vous ai annoncé, que vous avez reçu, dans lequel vous demeurez fermes, ²et par lequel aussi vous êtes sauvés, si vous le reprenez dans les termes où je vous l'ai annoncé; autrement, vous auriez cru en vain.

³Je vous ai transmis, avant tout, ce que j'avais aussi reçu: Christ est mort pour nos péchés, selon les Écritures; ⁴il a été enseveli, il est ressuscité le troisième jour, selon les Écritures, ⁵et il a été vu par Céphas, puis par les douze. ⁶Ensuite, il a été vu par plus de cinq cents frères à la fois, dont la plupart sont encore vivants, et dont quelques-uns sont décédés. ⁷Ensuite, il a été vu par Jacques, puis par tous les apôtres. ⁸Après eux tous, il s'est fait voir à moi comme à l'avorton; ⁹car je suis, moi, le moindre des apôtres, je ne mérite pas d'être appelé apôtre, parce que j'ai persécuté l'Église de Dieu. ¹⁰Par la grâce de Dieu je suis ce que je suis, et sa grâce envers moi n'a pas été vaine; loin de là, j'ai travaillé plus qu'eux tous; non pas moi toutefois, mais la grâce de Dieu qui est avec moi. ¹¹Ainsi donc, que ce soit moi, que ce soient eux, voilà ce que nous prêchons, et c'est ce que vous avez cru.

¹²Or, si l'on prêche que Christ est ressuscité d'entre les morts, comment quelques-uns parmi vous disent-ils qu'il n'y a pas de résurrection des morts? ¹³S'il n'y a pas de

résurrection des morts, Christ non plus n'est pas ressuscité. ¹⁴Et si Christ n'est pas ressuscité, alors notre prédication est vaine, et votre foi aussi est vaine. ¹⁵Il se trouve même que nous sommes de faux témoins à l'égard de Dieu, puisque nous avons témoigné contre Dieu qu'il a ressuscité le Christ, tandis qu'il ne l'aurait pas ressuscité, si les morts ne ressuscitent pas. ¹⁶Car si les morts ne ressuscitent pas, Christ non plus n'est pas ressuscité. ¹⁷Et si Christ n'est pas ressuscité, votre

foi est vaine, vous êtes encore dans vos péchés ¹⁸et ceux qui sont morts en Christ sont perdus. ¹⁹Si c'est dans cette vie seulement que nous espérons en Christ, nous sommes les plus malheureux de tous les hommes.»

Je vais m'efforcer de clarifier les choses en soulignant huit mots qui résument l'Évangile (dont six ont déjà été mis en avant par John Stott), cinq phrases qui l'éclairent et un résumé évocateur.

HUIT MOTS AU CONTENU CONDENSÉ

Paul déclare que ce dont il veut s'entretenir dans ces versets, c'est «l'Évangile»: «Je vous rappelle, frères, l'Évangile que je vous ai annoncé» (v. 1). «... par lequel [l'Évangile] aussi vous êtes sauvés, si vous le retenez dans les termes où je vous l'ai annoncé» (v. 2). Ce que Paul avait annoncé passait «avant tout» ou était «de première importance» (*Semeur*). C'est une façon efficace d'attirer l'attention de ses lecteurs, car ce qu'il va dire au sujet de l'Évangile en occupe la partie centrale. Ces remarques introductives faites, le premier mot qui figure dans le résumé de Paul est «Christ»: «Je vous ai transmis, avant tout, ce que j'avais aussi reçu: Christ est mort pour nos péchés», et ainsi de suite. Cela m'amène au premier des huit termes qui ont un contenu condensé.

1. L'Évangile est christologique ; il est centré sur Christ

Ce n'est pas du théisme insipide, et encore moins du panthéisme impersonnel. L'Évangile est irrémédiablement centré sur Christ. Tous les livres importants du Nouveau Testament et le corpus néotestamentaire lui-même soulignent cette vérité. Dans l'évangile selon Matthieu, par exemple, Christ est Emmanuel, Dieu avec nous; il est le roi davidique promis de longue date, celui qui instaurera le royaume de Dieu. Par sa mort et sa résurrection, il devient le monarque-médiateur qui déclare avec force que lui seul détient tout pouvoir, dans les cieux et sur la terre. Dans l'évangile selon Jean, Jésus seul est le chemin, la vérité et la vie, et nul ne vient au Père que par lui, car l'intention solennelle du Père est que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. Dans les sermons que rapporte le livre des Actes, il n'existe aucun autre nom que Jésus qui ait été donné parmi les hommes, par lequel nous devons être sauvés (cf. Actes 4.12). Les épîtres aux Romains, aux Galates et aux Éphésiens présentent Jésus comme le dernier Adam, celui auquel la loi et les

prophètes rendent témoignage, celui qui, selon le bon vouloir de Dieu apaise la colère divine et réconcilie Juifs et non-Juifs avec son Père céleste, et, par la même occasion, les uns avec les autres. Dans la sublime vision d'Apocalypse 4-5, seul le Fils, sortant du trône du Dieu Tout-Puissant est à la fois l'agneau et le lion; lui seul est habilité à ouvrir les sceaux du rouleau que Dieu tient dans sa main droite, et faire ainsi aboutir les desseins incomparables de Dieu en matière de jugement et de bénédiction. Redisons-le: l'Évangile est christologique. John Stott a raison: «L'Évangile n'est pas prêché si Christ ne l'est pas.»

Cette position christologique ne se focalise pas seulement sur la personne de Christ; elle englobe avec le même élan sa mort et sa résurrection. Dans ce que Paul considère comme de première importance, il y a le fait que «Christ est mort pour nos péchés» (15.3). Un peu plus tôt dans cette même lettre, Paul ne dit pas à ses lecteurs: «Je n'ai pas jugé bon de savoir autre chose parmi vous, sinon Jésus-Christ» mais: «Je n'ai pas jugé bon de savoir autre chose parmi vous, sinon Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié» (1 Corinthiens 2:2). De plus, dans le texte central rappelé plus haut, Paul lie la mort de Jésus à sa résurrection, comme la suite du chapitre le montre. C'est l'évangile du Christ crucifié et ressuscité.

En d'autres termes, il ne suffit pas de monter en épingle la fête de Noël et d'atténuer Vendredi Saint et Pâques. En déclarant que l'Évangile est christologique comme un fait d'importance primordiale, il est clair que nous ne considérons pas Christ comme un homme quelconque, ni même comme le Dieu-homme qui vient nous aider, une sorte d'agent d'assurance: «Jésus est un brave Dieu-homme, un très brave Dieu-homme; si vous faites des erreurs, il vient et les répare.» L'Évangile est christologique dans un sens beaucoup plus fort: Jésus est le Messie promis qui est mort et ressuscité.

2. L'Évangile est théologique

C'est une façon raccourcie d'affirmer deux choses:

(a) Comme 1 Corinthiens 15 le répète constamment, Dieu a ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts (v. 15). D'une façon plus générale, les documents du Nouveau Testament insistent sur le fait que Dieu a envoyé son Fils dans le monde, et que le Fils a obéi en allant jusqu'à la croix, parce que c'était la volonté de son Père. Il est vain de vouloir opposer la mission du Fils au dessein souverain du Père. Si l'Évangile est foncièrement christologique, il n'en est pas moins foncièrement théologique.

(b) Le texte ne dit pas simplement que Christ est mort et qu'il est ressuscité; il précise que «Christ est mort pour nos péchés» et qu'il est ressuscité. La croix et la résurrection ne sont pas des événements historiques mineurs, mais des événements historiques d'un poids théologique considérable.

Nous ne pouvons saisir la force de cette affirmation que si nous nous rappelons comment le péché et la mort sont liés à Dieu dans l'Écriture. Ces derniers temps, il est courant de résumer l'histoire biblique ainsi: depuis la chute, Dieu s'efforce d'inverser les effets du péché. Il prend des mesures pour en limiter les dégâts; il appelle une nouvelle nation, les Israélites, pour communiquer son enseignement et sa grâce aux autres peuples; il promet d'envoyer un jour le roi davidique annoncé pour triompher du péché et de la mort et de leurs misérables effets. C'est ce que Jésus accomplit: il vainc la mort, inaugure un royaume de justice et appelle ses disciples à vivre selon cette justice dans la perspective de la consommation future.

Une grande partie de cette présentation historique linéaire du salut est évidemment vraie. Mais elle est tellement réductionniste qu'elle introduit une distorsion majeure. Elle fusionne la rébellion humaine, la colère de Dieu et tous les désastres qui leur sont liés en un seul bloc, celui de la dégradation de la vie humaine, mais en dépersonnalisant le courroux divin. Elle omet de dire que depuis le commencement, le péché est une offense contre Dieu. C'est le Seigneur qui, dès le début, prononce la sentence de mort (Gn 2-3). Ce n'est pas à proprement parler une surprise puisque Dieu est la source de toute vie; si donc ceux qui portent son image lui crachent au visage, tiennent absolument à suivre leurs propres voies et devenir leurs propres idoles, ils se coupent de leur Créateur, de celui qui donne la vie. Que reste-t-il alors, sinon la mort? Par ailleurs, lorsque nous péchons sous quelque forme que ce soit, c'est invariablement Dieu que nous offensons le plus. L'expérience de David le prouve clairement. Après avoir péché en séduisant Bath-Chéba et en faisant mourir son mari, le roi voit arriver le prophète Nathan. Profondément contrit, David écrit le

Psaume 51. Il s'adresse à Dieu et lui dit: «J'ai péché contre toi, contre toi seul, et j'ai fait le mal à tes yeux» (v. 6). D'un certain point de vue, c'est faux. Après tout, David a également péché contre Bath-Chéba. Il a terriblement fauté contre son mari. Il a péché contre l'officier en le corrompant, il a péché contre sa propre famille, contre le bébé dans le sein de Bath-Chéba, contre la nation dans son ensemble qui attendait que son roi agisse avec intégrité. En fait, il est difficile d'imaginer une seule personne contre laquelle David n'aurait pas péché! Or, ici le roi déclare: «J'ai péché contre toi, contre toi seul, et j'ai fait le mal à tes yeux.» Dans le sens le plus profond, c'est parfaitement vrai. Ce qui fait que le péché est péché, ce qui le rend si abject, ce qui lui confère son caractère si horriblement abominable, c'est qu'il est dirigé contre Dieu. Chaque fois que nous péchons, c'est Dieu qui est le plus offensé. C'est pourquoi nous devons implorer son pardon, sinon que nous reste-t-il? Le Dieu que la Bible décrit comme décidé à intervenir et à sauver est aussi le Dieu présenté comme rempli de colère à cause de notre idolâtrie persistante. Il intervient autant en tant que Sauveur qu'en tant que Juge au-dessus de nous, un Juge offensé animé d'une terrible jalousie.

Tout cela n'est pas que de la théologie vétérotestamentaire. Lorsque Jésus annonça la venue imminente du royaume, comme Jean-Baptiste, il déclara: «Repentez-vous car le royaume des cieux est proche» (Mt 4.17; cf. Mc 1.15). La repentance est indispensable car la venue du royaume s'accompagne autant du jugement que de la bénédiction. Le sermon sur la montagne, qui encourage les disciples à tendre l'autre joue, les incite constamment à fuir la condamnation au feu de la géhenne. Il exhorte ses auditeurs à ne pas suivre la voie large qui conduit à la destruction et dépeint Jésus prononçant ces paroles radicales et décisives: «Je ne vous ai jamais connus; retirez-vous de moi, vous qui commettez l'iniquité» (Mt 7.23). Les paraboles regorgent de mises en garde contre le jugement final; une proportion significative d'entre elles démontre la nature essentielle de la venue du royaume qui est de mettre en lumière une profonde division au sein de la race humaine. Les images d'enfer — ténèbres du dehors, étang de feu, pleurs et grincements de dents, ver qui ne meurt pas et feu qui ne s'éteint pas — sont trop insupportables pour les contempler trop longtemps, mais nous ne devons pas passer trop rapidement sur le fait que Jésus lui-même les a utilisées. Après la résurrection de Jésus, lorsque Pierre s'adresse à la foule le jour de la Pentecôte, il s'efforce de convaincre son auditoire que Jésus est le Messie promis, que sa mort et sa résurrection accomplissent l'Écriture et que «Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié» (Ac 2.36). C'est tout autant une promesse qu'une menace: les auditeurs «eurent le cœur vivement touché» et demandèrent: «Que ferons-nous?» (v. 37). C'est ce qui incite Pierre à répondre: «Repentez-vous» (v. 38). Le sermon de Pierre à Corneille et toute sa mai-

sonnée (Ac 10.25-48) atteint son point culminant lorsque l'apôtre déclare que conformément à l'Écriture, Dieu a désigné Jésus «comme juge des vivants et des morts» (v. 42) et pas seulement des Juifs. «Quiconque croit en lui reçoit par son nom le pardon des péchés» (v. 43). Le sermon de Pierre est d'une clarté absolue : il faut croire en Jésus si nous voulons comparaître devant le Juge et ressortir acquittés. Le discours de Paul aux intellectuels païens d'Athènes (Ac 17.16-34) est truffé de certaines des grandes vérités qui forment la matrice à laquelle Jésus seul donne un sens: le monothéisme, la création, la nature de l'être humain, l'aséité et la souveraineté providentielle de Dieu, le malheur et le danger de l'idolâtrie. Avant d'être interrompu, l'apôtre aborde un point important de son raisonnement en déclarant que Dieu «a fixé un jour où il jugera le monde selon la justice» (v. 31) et en précisant que ce juge n'est autre que Jésus dont l'autorité est attestée par sa résurrection d'entre les morts. Quand Félix écouta Paul parler «de la foi en Christ Jésus» (Ac 24.24), l'apôtre s'exprimait «sur la justice, la maîtrise de soi et le jugement à venir» (v. 25); ces thèmes étaient visiblement une partie irréductible de la prédication fidèle de l'Évangile. Il n'est donc pas étonnant que Félix fut «saisi de crainte» ! Combien de fois les gens sont-ils remplis de crainte lorsque nous prêchons l'Évangile ? Dans la lettre aux Romains, que beaucoup considèrent à juste titre comme le résumé de la compréhension que l'apôtre avait de l'Évangile, Paul parle «du jour où, selon mon Évangile, Dieu jugera par le Christ-Jésus les actions secrètes des hommes» (Rm 2.16). Écrivant aux Thessaloniens, le même apôtre déclare que «Jésus nous délivre de la colère à venir» (1 Th 1.10). Ce Jésus «se révélera du ciel avec les anges puissants, au milieu d'une flamme de feu, pour punir ceux qui ne connaissent pas Dieu et ceux qui n'obéissent pas à l'Évangile de notre Seigneur Jésus. Ils auront pour juste châtement une ruine éternelle, loin de la face du Seigneur et de la gloire de sa force quand il viendra pour être, en ce jour-là, glorifié dans ses saints et admiré dans tous ceux qui auront cru» (2 Th 1.7-10). Du ciel, «nous attendons comme Sauveur le Seigneur Jésus-Christ.» Comme le contexte de Philippiens 3.19-20 le montre, ce Sauveur nous sauve de la destruction. «Nous étions par nature des enfants de colère comme les autres» (Ep 2.3), car «nous nous conduisions... selon nos convoitises charnelles, nous exécutions les volontés de notre chair et de nos pensées» (v. 3), mais maintenant nous sommes sauvés par la grâce, par le moyen de la foi, créés en Christ-Jésus pour des œuvres bonnes (Ep 2.8-10). Cette grâce nous sauve à la fois des péchés et de leur conséquence autrement inévitable, à savoir la colère à venir. Jésus est lui-même notre paix (Ep 2; Ac 10.36). «La colère de Dieu se révèle du ciel contre toute impiété et toute injustice des hommes qui retiennent injustement la vérité captive» (Rm 1.18). Mais Dieu «a destiné [Christ] comme moyen d'expiation pour ceux qui auraient la foi en son sang» (Rm 3.25) si bien que désormais «nous avons la paix avec Dieu par

notre Seigneur Jésus-Christ; c'est à lui que nous devons d'avoir eu par la foi accès à cette grâce, dans laquelle nous demeurons fermes» (Rm 5.1-2).

Le temps et la place nous manquent pour étudier comment le sacrifice de Christ exposé dans la lettre aux Hébreux est le moyen qui nous permet d'échapper à l'effroi de tous ceux qui tombent entre les mains du Dieu vivant, qui est également un feu consumant, ni comment l'Apocalypse présente l'Agneau comme le sacrifice immolé tout en mettant en garde de ne pas tomber sous la colère de l'Agneau.

Le lien entre les thèmes — Dieu, péché, colère, mort, jugement — est ce qui rend les paroles simples de 1 Corinthiens 15.3 si profondément théologiques: c'est un thème «de première importance» que «Jésus est mort pour nos péchés.» Des textes parallèles viennent immédiatement à l'esprit: Il a été «livré pour nos offenses, et ressuscité pour notre justification» (Rm 4.25). «Christ... est mort pour des impies» (Rm 5.6). Le Seigneur Jésus-Christ «s'est donné lui-même pour nos péchés, afin de nous arracher au présent siècle mauvais» (Ga 1.4). «Christ aussi est mort une seule fois pour les péchés, lui juste pour des injustes, afin de vous amener à Dieu» (1 P 3.18). Ou, comme le dit Paul en 1 Corinthiens 15.2: par cet Évangile «vous êtes sauvés.» Être sauvé des péchés, ce n'est pas seulement être délivré de leur pouvoir asservissant, mais également de leurs conséquences, lesquelles sont intimement liées à la sentence solennelle de Dieu, à sa sainte colère. Une fois ces choses comprises, on ne peut manquer de voir qu'en plus de tout ce que la croix opère, elle doit effacer la juste sentence divine, satisfaire parfaitement la colère de Dieu, sinon elle n'accomplit rien. L'Évangile est théologique.

3. L'Évangile est biblique

«Christ est mort pour nos péchés, selon les Écritures; il a été enseveli, il est ressuscité le troisième jour, selon les Écritures» (1 Co 15.3-4). Paul ne dit pas à quels textes précis de l'Écriture il fait référence. Peut-être pense-t-il à la même chose que Jésus qui, après sa résurrection «expliqua dans toutes les Écritures ce qui le concernait» (Lc 24.27; cf. v. 44-46). Peut-être pensait-il à des textes comme le Psaume 16 et Ésaïe 53, que Pierre a utilisés le jour de la Pentecôte, ou au Psaume 2 que lui-même cite à Antioche de Pisidie, et dont l'interprétation repose sur une typologie profondément évocatrice mais bien délimitée. Ailleurs en 1 Corinthiens, Paul dit que «Christ, notre Pâque, a été immolé» (5.7). Il a également pu imiter le raisonnement de l'auteur de la lettre aux Hébreux qui souligne élégamment comment certains éléments des Écritures de l'Ancien Testament, passés au crible de l'histoire du salut,

annoncent l'obsolescence de l'Ancienne Alliance et son remplacement par la Nouvelle avec son meilleur tabernacle, son meilleur sacerdoce et son meilleur sacrifice. Ce qui, en tout cas, est frappant, c'est que l'apôtre ancre l'Évangile, ce qui est de première importance, dans les Écritures, ce que, bien entendu, nous appelons l'Ancien Testament et dans le témoignage des apôtres, notre Nouveau Testament. L'Évangile est biblique.

4. L'Évangile est donc apostolique

Certes, Paul insiste avec bonheur sur le fait qu'il y avait plus de cinq cents témoins oculaires de la résurrection du Seigneur Jésus. Néanmoins, il attire plusieurs fois l'attention sur les autres apôtres: Jésus «a été vu par Céphas, puis par les douze» (v. 5); «ensuite, il a été vu par Jacques, puis par tous les apôtres... il s'est fait voir à moi... le moindre des apôtres» (v. 7-9). Notez bien ensuite la séquence des pronoms personnels au verset 11: «Ainsi donc, que ce soit moi, que ce soient eux, voilà ce que nous prêchons, et c'est ce que vous avez cru.» La succession des pronoms moi, eux, nous, vous devient un puissant moyen de connecter le témoignage et l'enseignement des apôtres à la foi de tous les chrétiens des siècles suivants. L'Évangile est apostolique.

5. L'Évangile est historique

À ce propos, il faut apporter quatre précisions.

(a) 1 Corinthiens 15 mentionne l'ensevelissement et la résurrection de Jésus. L'ensevelissement atteste la mort de Jésus puisque (normalement !) nous n'enterrons que les morts; et les apparitions témoignent de sa résurrection. Sa mort et sa résurrection sont liées historiquement. Celui qui a été crucifié est aussi celui qui est ressuscité; son corps qui sortit du tombeau possédait les marques des plaies du corps qui y avait été déposé, comme Thomas voulut s'en assurer. La résurrection eut lieu le troisième jour, elle est datée par rapport au décès. La croix et la résurrection sont irréfutablement liées. Toute approche, que ce soit en théologie ou dans l'évangélisation, qui tente d'opposer la mort de Jésus à sa résurrection est insensée. Il se peut qu'on ait occasionnellement besoin de souligner d'avantage l'une que l'autre pour combattre certaines idées fausses ou répondre à certains besoins particuliers, mais sacrifier l'une sur l'autel de l'autre, c'est prendre ses distances avec la manière dont la croix et la résurrection sont historiquement liées l'une à l'autre.

(b) Notre accès aux événements historiques de la mort, de l'ensevelissement et de la résurrection de Jésus est le

même que celui qui conduit à presque tous les événements historiques: c'est le témoignage et les écrits de tous ceux qui étaient présents. C'est pourquoi Paul énumère ces témoins, et indique que beaucoup d'entre eux étaient encore en vie au moment où il écrivait sa lettre aux Corinthiens; on pouvait les consulter et s'assurer de la véracité et de la fiabilité des propos de l'apôtre. Par la grâce de Dieu, la Bible est, entre autres choses, un compte rendu écrit, une «inscription» de ces premiers témoins.

(c) Sachons que, contrairement aux autres religions, les affirmations chrétiennes centrales sont irréductiblement historiques. Si, par je ne sais quels moyens, on pouvait démontrer que le Bouddha Gautama n'a jamais existé, ne détruirait-on pas la crédibilité du bouddhisme? Évidemment non. La plausibilité et la crédibilité du bouddhisme dépendent de sa cohérence interne et de son attrait en tant que système avec toutes ses variations. Elles ne dépendent pas le moins du monde d'une prétention à l'historicité. Si, par je ne sais quels moyens, vous pouviez prouver que le grand dieu hindou Krishna n'a jamais existé, réduiriez-vous l'hindouisme à zéro? Pas du tout. Si les anciens Grecs avaient des milliers de dieux, ceux des hindous se comptent par millions; la vision complexe de l'hindouisme, dans laquelle toute réalité s'empêtre dans une seule vérité avec ses variations infinies et son karma, un système de rétribution, de progrès et de reculs, ne repose absolument pas sur l'existence d'un de ses dieux. Même si Krishna devait disparaître du panthéon hindou, les adeptes de l'hindouisme pourraient conserver leur religion en se rendant dans un temple dédié à Shiva. Supposons que vous abordiez votre gentil voisin, un mollah musulman pour voir si l'islam est solidement dépendant de faits historiques. Vous constateriez que l'Histoire est importante pour l'islam, mais pas de la même manière que pour le christianisme fidèle à la Bible. Si vous demandez au mollah: «S'il l'avait voulu, Allah aurait-il pu confier sa révélation définitive à quelqu'un d'autre que Mahomet?», il se peut que votre interlocuteur ne comprenne pas d'emblée votre question. Il vous répondra peut-être: «Nous croyons qu'Allah a confié une grande révélation à son prophète Abraham, et une grande révélation à son prophète Moïse, et une grande révélation à son prophète Jésus. Mais nous croyons qu'Allah a donné sa révélation suprême et finale à Mahomet.» Vous répliquerez: «Avec beaucoup de respect pour vous, je sais que tel est l'enseignement de l'islam, et vous comprenez sans peine qu'en tant que chrétien je ne vois pas les choses de la même façon. Mais ma question n'est pas là. Je ne vous demande pas si les musulmans croient que Dieu a confié sa révélation suprême et finale à Mahomet; je sais que c'est ce que vous croyez. Je vous pose une question hypothétique: Dieu aurait-il pu confier sa révélation ultime et définitive à quelqu'un d'autre que Mahomet, s'il l'avait voulu?» Votre mollah réfléchira un instant avant de répon-

dre: «Bien sûr! Allah, béni soit-il, est souverain. Il peut faire ce qu'il veut. La révélation n'est pas Mahomet! Elle est entièrement dans le don d'Allah. Il aurait pu la confier à n'importe quelle personne de son choix. Mais nous croyons qu'il l'a donnée à Mahomet.»

En d'autres termes, même s'il est important pour les musulmans de croire et d'enseigner que la révélation ultime d'Allah a historiquement été confiée à Mahomet, et que les faits historiques concernant Mahomet font partie intégrante de l'apologétique musulmane pour justifier la place cruciale de Mahomet comme dernier prophète, il n'y a rien d'intrinsèque à Mahomet lui-même qui soit lié à la vision théologie islamique. Autrement dit, le musulman doit confesser qu'il n'y a pas d'autre dieu qu'Allah, et que Mahomet est son prophète, mais l'existence historique de Mahomet ne détermine pas en soi la compréhension que les musulmans ont de Dieu.

Supposons maintenant que vous posiez la même question à un pasteur bien ancré dans sa foi biblique: «Croyez-vous que le Dieu de la Bible aurait pu confier sa révélation définitive à quelqu'un d'autre que Jésus de Nazareth?» La question n'est même pas sensée, car Jésus est la révélation, celle qui est entrée dans l'Histoire par l'incarnation. Comme Jean le déclare dans sa première lettre: «Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché, concernant la parole de la vie, — et la vie a été manifestée, nous l'avons vue, nous en rendons témoignage» (1 Jean 1.1-2). C'est une révélation historique. Par ailleurs, il y a dans la vie de Jésus des événements historiques particuliers qui sont essentiels pour saisir les aspects les plus élémentaires du christianisme, principalement sa mort et sa résurrection.

Il y a un peu plus de deux ans, un journaliste posa une question cruciale à l'archevêque anglican de Perth, alors Primat de l'Église anglicane d'Australie. Il lui demanda: «Si on découvrait le tombeau de Jésus et si on pouvait prouver que les restes qu'il contenait étaient ceux de Jésus, quel serait l'impact de cette découverte sur votre foi?» L'archevêque répondit que cela n'affecterait pas du tout sa foi, puisque Jésus était ressuscité dans son cœur. Pour l'apôtre Paul, les conséquences seraient infiniment plus tragiques: Si Christ n'est pas ressuscité, votre foi est vaine (1 Co 15.17). En d'autres termes, ce qui valide la foi est la véracité de son objet; dans ce cas, c'est la résurrection de Jésus. Si Jésus n'est pas ressuscité, vous pouvez croire jusqu'à la Saint-Glinglin, votre foi n'en serait pas moins vaine et vous êtes parmi «les plus malheureux de tous les hommes» (15.19). Inutile de s'irriter contre l'ancien archevêque de Perth, lui et ses opinions sur ce sujet sont tristement pitoyables.

Dans notre culture, beaucoup croient que le mot «foi» est synonyme de «religion» (par exemple la foi protestante par opposition à la foi catholique) ou désigne un choix religieux personnel et subjectif. Elle n'aurait aucun lien avec la vérité. Or, dans ce passage, Paul insiste sur le fait que si Christ n'est pas ressuscité, croire que Christ est ressuscité est un exercice vain et futile. Ce qui confère sa validité à la foi, c'est la fiabilité et la véracité de son objet. Si vous croyez qu'une chose est vraie alors que ce n'est pas le cas, votre foi n'est pas recommandable; elle est vaine, sa valeur nulle, et vous êtes à plaindre. Ce qui valide la foi est la véracité de son objet; dans ce cas, cet objet est un événement historique, la résurrection de Jésus-Christ. La Bible ne nous demande jamais de croire ce qui n'est pas vrai. Et l'un des principaux moyens qu'elle utilise pour augmenter et fortifier la foi est d'exposer et de défendre la vérité.

Il y a encore un autre moyen de clarifier la relation entre le christianisme bibliquement fidèle et l'Histoire. Il n'y a pas très longtemps, les membres du département du Nouveau Testament de notre université Trinity, soumettaient à un questionnaire un possible nouveau candidat. C'était un homme charmant qui avait derrière lui des années de ministère pastoral fructueux et qui avait reçu une excellente formation théologique. Mais un problème surgit quand nous lui avons demandé ce qu'il répondrait à des étudiants venant le trouver avec toutes sortes de questions concernant les difficultés historiques soulevées dans les évangiles. Il pensait que le mieux était de leur exposer les thèmes théologiques de Matthieu, ou la théologie biblique de Marc, ou la structure littéraire de Luc, et ainsi de suite. Il mettait tout simplement de côté les questions historiques; il les ignorait, préférant aborder exclusivement les questions littéraires ou théologiques. Le moment venu, nous lui avons dit qu'il n'avait aucune chance d'étoffer notre équipe tant qu'il se limiterait à cette approche. Car s'il est tout à fait juste de mettre en évidence la théologie de l'évangile selon Matthieu, cela ne doit pas se faire en refusant de parler de la personne historique de Jésus-Christ. La démarche du candidat donnait l'impression que nous sommes sauvés par les idées théologiques concernant Christ; ce serait une approche intellectualiste, presque gnostique, du salut. Nous ne sommes pas sauvés par les concepts théologiques relatifs à Christ, mais par Christ lui-même. Le Christ qui nous sauve se caractérise certainement par les réalités théologiques mises en lumière par Matthieu, Marc, Luc et Jean, mais ce Christ transcende le texte; il est le Dieu-homme historique auquel les textes rendent témoignage.

(d) Il faut savoir que dans la discussion moderne, le mot «historique» est parfois chargé d'idées scabreuses. Pour ceux qui sont plongés dans le naturalisme philosophique, le terme «historique» ne s'applique qu'aux événements ayant des causes et des effets entièrement situés dans une

séquence d'événements ordinaire, «naturelle» ou inscrite dans le déroulement du temps. Selon cette définition du mot «historique», la résurrection de Jésus n'est pas historique, car cette définition exclut le miraculeux, l'intervention spectaculaire de la puissance divine. Il vaut infiniment mieux considérer comme historique tout événement qui se produit dans le continuum espace-temps, que les événements en question résultent de causes ordinaires ou d'une explosion surnaturelle de puissance. Dans ce sens, la résurrection est historique: elle se situe dans l'Histoire, même si elle a pour cause le pouvoir spectaculaire de Dieu qui a ressuscité l'homme Christ-Jésus d'entre les morts et lui a donné un corps de résurrection qui présentait une authentique continuité avec celui qui fut déposé dans le tombeau. On pouvait voir, toucher, manipuler ce corps de résurrection; Jésus, dans ce corps pouvait manger de la nourriture ordinaire. Toutefois, il pouvait également apparaître soudainement dans une pièce verrouillée, un corps que Paul a du mal à décrire, l'appelant finalement corps spirituel ou corps céleste (1 Co 15.35-44). Ce corps est sorti du tombeau grâce au pouvoir spectaculaire et surnaturel de Dieu opérant dans l'Histoire.

Bref, l'Évangile est historique.

6. L'Évangile est personnel

La mort et la résurrection de Jésus ne sont pas seulement des événements historiques; l'Évangile n'est pas simplement théologique au sens où il classerait un certain nombre de concepts théologiques. Il indique la voie du salut individuel et personnel. «Je vous rappelle, frères, l'Évangile que je vous ai annoncé, que vous avez reçu, dans lequel vous demeurez fermes, et par lequel aussi vous êtes sauvés» (1 Co 15.1-2). Un Évangile historique qui ne serait ni personnel ni puissant serait une antiquité; un Évangile théologique qui n'est pas reçu par la foi et ne transforme pas est pure abstraction. Mais l'Évangile est réellement personnel.

7. L'Évangile est universel

Si nous poursuivons la lecture de 1 Corinthiens 15, nous voyons Paul démontrer que Christ est le nouvel Adam (v. 22, 47-50). Dans ce contexte, l'apôtre ne développe pas le mouvement qui va des Juifs aux non-Juifs, ou qui va des Israélites qui formaient le peuple de Dieu lié à une nation à l'Église en tant que communauté internationale des élus. Il n'empêche que Christ, en tant que nouvel Adam, oriente vers cette vision d'ensemble. La nouvelle humanité en lui comprend des gens de toute

langue, de toute tribu, de tout peuple et de toute nation. Dans ce sens, l'Évangile est universel. Il ne l'est pas au sens où il transformerait et sauverait tout le monde sans exception, car ceux dont l'existence se rattache exclusivement au premier Adam ne sont pas inclus dans le second Adam. Mais cet Évangile est merveilleusement universel dans l'étendue de son appel. Il ne comporte aucune trace de racisme. Il est universel.

8. L'Évangile est eschatologique

Cela peut se montrer de plusieurs manières car l'Évangile est eschatologique par bien des aspects. Ainsi, certains des bienfaits que les chrétiens reçoivent aujourd'hui sont des bénédictions essentiellement eschatologiques, des bénédictions qui appartiennent à la fin, même si elles anticipent ce temps et sont déjà nôtres. Dieu déclare déjà maintenant justifié le peuple qu'il a acquis par son sang et régénéré par son Esprit: le verdict final de la fin des temps a déjà été prononcé sur le peuple de Christ en raison de ce qu'il a accompli. Nous sommes déjà justifiés; dans ce sens, l'Évangile est vraiment eschatologique. Il l'est aussi dans un autre sens. Dans le chapitre que nous méditons, Paul s'étend sur la transformation finale: «Ce que je dis, frères, c'est que la chair et le sang ne peuvent hériter le royaume de Dieu, et que la corruption n'hérite pas l'incorruptibilité. Voici, je vous dis un mystère: nous ne mourons pas tous, mais tous nous serons changés, en un instant, en un clin d'œil, à la dernière trompette. Car elle sonnera, et les morts ressusciteront incorruptibles, et nous, nous serons changés. Il faut en effet que ce (corps) corruptible revête l'incorruptibilité, et que ce (corps) mortel revête l'immortalité. Lorsque ce (corps) corruptible aura revêtu l'incorruptibilité, et que ce (corps) mortel aura revêtu l'immortalité, alors s'accomplira la parole qui est écrite: La mort a été engloutie dans la victoire» (1 Corinthiens 15.50-54). Il ne suffit pas d'entretenir une vision myope des bienfaits dont les chrétiens jouissent dans le temps présent: l'Évangile est eschatologique.

Ainsi donc, ce que Paul prêche comme étant de première importance est que l'Évangile est christologique, théologique, biblique, apostolique, historique, personnel, universel et eschatologique.

Mais le passage que nous méditons inclut plusieurs vérités remarquables qui dévoilent un peu plus cet Évangile à nos yeux.

CINQ PROPOSITIONS SIMPLES

1. Cet Évangile est normalement diffusé par la proclamation

Cet Évangile, dit Paul, je vous l'ai «annoncé» (1 Co 15.1) avant de répéter: «je vous l'ai annoncé» (v. 2). Cette façon de décrire la propagation de l'Évangile est typique du Nouveau Testament. Ce que les Corinthiens ont cru, c'est l'Évangile qui leur avait été prêché (v. 11). Examinez chaque référence au mot «Évangile» et vous verrez combien de fois cette bonne nouvelle de Jésus-Christ a été répandue par la proclamation, par la prédication. Plus haut dans cette même lettre, Paul déclare qu'«il a plu à Dieu de sauver les croyants par la prédication» (1.21). Le contenu était «la prédication»; le mode de communication était également «la prédication». D'innombrables textes parlent de l'importance d'être sel et lumière, de faire du bien à tout le monde, principalement à ceux de la maison de Dieu, ou de rechercher le bien de la cité. Mais lorsqu'il est question de la diffusion de l'Évangile, la Bible souligne avec force que c'est par le moyen de la proclamation. La bonne nouvelle doit être annoncée, proclamée, expliquée; Dieu lui-même visite et revisite les êtres humains par sa Parole. L'Évangile se propage normalement par la proclamation.

2. Cet Évangile se reçoit efficacement par une foi authentique et persévérante

Paul écrit: «Voilà ce que nous prêchons, et c'est ce que vous avez cru» (1 Co 15.11). Au début de ce chapitre, il dit aux Corinthiens: «Je vous rappelle, frères, l'Évangile... par lequel aussi vous êtes sauvés, si vous le retenez dans les termes où je vous l'ai annoncé; autrement, vous auriez cru en vain» (v. 1-2). Autrement dit, il fallait que leur foi dans la parole que Paul prêchait, dans l'Évangile, soit de nature persévérante. On retrouve cette même note dans plusieurs autres passages. Ainsi, aux Colossiens, l'apôtre déclare: «[Dieu] vous a maintenant réconciliés par la mort dans le corps de sa chair, pour vous faire paraître devant lui saints, sans défaut et sans reproche; si vraiment vous demeurez dans la foi, fondés et établis pour ne pas être emportés loin de l'espérance de l'Évangile» (1.22-23). Cet Évangile s'accueille efficacement par la foi authentique et persévérante.

3. Cet Évangile se dévoile à celui qui s'humilie

Lorsqu'il est bien compris et reçu dans une foi persévérante, les gens y répondent comme l'apôtre l'a fait. Le Christ ressuscité lui est apparu à lui en dernier (1 Co 15.8). Mais loin d'être une source d'orgueil, la dernière apparition du ressuscité fait naître chez Paul le sentiment de son indignité: «Car je suis, moi, le moindre des apôtres, je ne mérite pas d'être appelé apôtre, parce que j'ai persécuté l'Église de Dieu. Par la grâce de Dieu je suis ce que je suis» (v. 9-10). Comment aurait-il pu en être autrement? Jésus avait obtenu la rédemption de Paul au prix de son sang, il lui avait généreusement pardonné ses péchés, même celui d'avoir persécuté l'Église de Dieu; il avait rencontré l'apôtre sur le chemin de Damas et s'était révélé à lui alors que celui-ci multipliait ses efforts pour anéantir les rachetés de Christ! Même si, à la suite de sa conversion, Paul peut affirmer avoir travaillé plus dur que les autres apôtres, il ajoute que cela ne fut possible que parce que la grâce de Dieu agissait avec lui (v. 10). Humilité, gratitude, dépendance de Christ, contrition, telles sont les attitudes caractéristiques de celui qui s'est vraiment converti, la matrice dans laquelle les chrétiens font l'expérience de la joie et de l'amour. Lorsque l'Évangile fait son œuvre, l'expression «chrétien orgueilleux» est une contradiction dans les termes; elle est impensable car l'Évangile ne se fait vraiment connaître qu'à celui qui s'humilie personnellement.

4. Cet Évangile se présente à juste titre comme la confession centrale de toute l'Église

En plusieurs endroits de 1 Corinthiens, Paul rappelle à ses destinataires que l'église de Corinthe n'est pas la seule église; plus exactement, qu'il y a bien d'autres églises qui partagent les mêmes doctrines et les mêmes pratiques si bien que l'indépendance des Corinthiens, loin d'être une vertu, prouve tout simplement qu'ils sont sur une mauvaise voie. Dans 1 Co 4.17, Paul leur dit que Timothée leur rappellera ses voies en Christ, «telles que je les enseigne partout dans toutes les églises.» À propos du mariage et du divorce, Paul indique: «C'est ainsi que je l'ordonne dans toutes les églises» (1 Co 7.17). Quand il aborde le sujet de l'autorité de l'homme et des rela-

tions entre le mari et son épouse, il termine par ces mots: «Si quelqu'un se plaît à contester, nous n'avons pas cette coutume, ni les Églises de Dieu» (11.16). Quelle que soit la manière de comprendre la restriction qui se trouve dans 14.34, Paul la fait précéder de ces mots: «Comme dans toutes les Églises des saints...» On ne trouve pas de formule explicite semblable dans 1 Corinthiens 15. Mais l'apôtre fait fréquemment allusion à ce qu'il prêche partout, et non seulement à Corinthe. Les tournures neutres «si l'on prêche» (v. 12) donnent l'impression qu'il s'agit du contenu habituel, non de quelque chose qui était propre à l'église de Corinthe, comme le montre également la référence de l'apôtre à son ministère du même Évangile à Éphèse (15.32). Déjà dans les deux premiers chapitres de cette lettre, Paul avait maintes fois fait mention de ce qu'il prêchait couramment dans les autres églises.

Certes, ce que «toute l'Église» ou «toutes les Églises» font n'est pas forcément juste. Interrogez Athanase ou Luther. Il faut tout passer au crible de l'Écriture. De plus, il faut malheureusement reconnaître qu'une sorte de traditionalisme se perpétue dans l'Église; elle préserve la forme au détriment de l'authenticité et de la puissance. Il ne semble cependant pas que ce fut le cas à Corinthe. Corinthe se pose en église qui prône des innovations continues qui parfois vont à l'encontre des pratiques et des doctrines d'autres églises en mettant tranquillement de côté les instructions de l'apôtre. Paul affirme avec vigueur que l'Évangile est la confession centrale de toute l'Église. Méfions-nous des églises qui se vantent d'être différentes de celles qui les ont précédées.

5. Cet Évangile progresse hardiment sous le règne contesté et la victoire inévitable de Jésus le roi.

De ce côté-ci de la mort et de la résurrection de Jésus, celui-ci est l'agent exclusif de la souveraineté de Dieu. Cette vérité est largement enseignée ailleurs dans le Nouveau Testament. Matthieu termine son évangile par ces mots de Jésus: «Tout pouvoir m'a été donné dans le ciel et sur la terre» (Mt 28.20). Les Philippiens se réjouissent que Jésus ait reçu «le nom qui est au-dessus de tout nom» (Ph 2. 9-11). Il en est de même ici: Christ doit régner «jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds» (1 Co 15.25). Cela présuppose que son règne est contesté mais qu'il progresse, ce qui est en accord avec la déclaration de Jésus: «Je bâtirai mon Église et les portes du séjour des morts ne prévaudront pas contre elle» (Mt 16.18). Un jour, le dernier ennemi, la mort, sera anéanti, et le règne provisoire de Christ prendra fin. Dieu sera tout en tous (15.28).

C'est à la lumière de cet Évangile — tout ce que la mort et la résurrection de Christ a accompli, tout ce que le règne progressif du roi Jésus est en train d'accomplir, tout ce dont nous hériterons dans l'existence de résurrection au dernier jour — que Paul écrit aux croyants de Corinthe, ainsi qu'à nous, et dit: «Ainsi, mes frères bien-aimés, soyez fermes, inébranlables, progressez toujours dans l'œuvre du Seigneur, sachant que votre travail n'est pas vain dans le Seigneur» (15.58). Oui, l'Évangile va de l'avant sous le règne contesté et la victoire inéluctable de Jésus le roi.

IL EST TEMPS DE FAIRE LE POINT...

Ce résumé de l'Évangile — huit mots pour le définir et cinq propositions pour le clarifier, tous pris dans un seul chapitre du Nouveau Testament — débouche sur un résultat surprenant: la nature cognitive de l'Évangile. Voilà ce qu'il fait comprendre, croire et à quoi il faut obéir; voilà ce qui est promis, enseigné, expliqué. Tout cela doit être dit, à voix haute et de façon répétée, dans une génération qui se trouve légèrement embarrassée en face du cognitif et du propositionnel.

Il faut encore dire autre chose. Ce chapitre arrive à la fin d'un livre qui montre constamment comment l'Évangile agit dans la transformation massive d'attitudes, de

morales, de relations et d'interactions culturelles. Comme chacun le sait, Calvin insiste sur le fait que la justification est par la foi seule, mais que la foi authentique n'est jamais seule; nous pouvons ajouter que l'Évangile se centre sur le message de ce que Dieu a accompli et continue d'accomplir, qu'il doit être présenté en vérités cognitives qu'il faut croire et auxquelles il faut obéir, mais que cet Évangile ne reste jamais une simple question de connaissances et de savoir.

Ainsi, dans les deux premiers chapitres de 1 Corinthiens, l'Évangile, le message de la croix, n'est pas seulement la sagesse de Dieu que le monde juge folie, mais éga-

lement la puissance de Dieu que le monde juge faiblesse. Dans les quatre premiers chapitres, Paul exprime sa peine devant les divisions au sein de l'église de Corinthe, différentes factions se réclamant exclusivement d'un héros - Pierre, Apollos, Paul et le parti «de Christ» -, probablement le plus moralisateur du lot. Paul démontre que cette attitude est une trahison de l'Évangile, une méconnaissance complète de la nature du leadership chrétien, une atteinte tragique et malheureuse portée à la place exclusive de Christ, ce Christ crucifié qui est au centre de l'Évangile. Le chapitre 4 montre d'une manière spectaculaire qu'il n'y a pas de place pour le triomphalisme dans l'Église de ceux qui ont été rachetés par le sang, dans l'Église dirigée par les apôtres qui sont l'objet du plus grand mépris. Dans les chapitres 5 et 6, l'Évangile de Christ, l'Agneau pascal, ordonne aux croyants, conformément à l'esprit de la Pâque, de se débarrasser de tout «levain» — par l'exercice d'une discipline ecclésiastique devant un flagrant péché sexuel. Là où l'Évangile triomphe, les relations sont transformées, au point qu'il devient impensable de traîner devant les tribunaux païens un frère avec lequel on a un différend. Dans ce même contexte, les relations sexuelles illicites sont un déni de la seigneurie de Christ. Au chapitre 7, les questions complexes relatives au mariage et au divorce sont abordées dans le contexte des priorités de l'Évangile et de la vision transformée créée par la venue de l'ère eschatologique et l'attente de la fin. Les chapitres 8-10 disent aux croyants comment se conduire dans la culture païenne environnante, notamment à propos des viandes offertes aux idoles, avec l'exemple très fort de l'apôtre lui-même qui montre ce que doit être un renoncement joyeux et volontaire qui favorise les progrès de l'Évangile — et comment une telle position se rattache à une juste compréhension des liens entre l'Ancienne et la Nouvelle Alliances. Dans 1 Corinthiens 11.2-16, les relations entre hommes et femmes s'inspirent non seulement des relations au sein de la Divinité mais également de ce que signifie vivre «dans le Seigneur» et donc dans l'Évangile. La condamnation virulente des pratiques corinthiennes lors de la sainte cène («ce que je ne loue pas, c'est que vous vous assemblez, non pour devenir meilleurs, mais pour devenir pires», 11.17) se fonde non seulement sur le manque de sensibilité et de compassion de certains chrétiens à l'égard de leurs frères et sœurs, mais également au refus général de prendre la croix au sérieux, et d'utiliser ce rite institué par Christ pour s'examiner eux-mêmes et se repentir. La manière dont les croyants doivent exercer les charismes ou dons spirituels (1 Co 12-14) découle du fait que tous les croyants confessent que Jésus est Seigneur, qu'ils ont tous été baptisés dans l'Esprit pour former un seul corps et que la «voie» par excellence qui s'impose à tous sans exception est celle de l'amour. L'amour est le membre le plus important de la triade paulinienne (foi, espérance, amour), un trio de vertus intrinsèques à la manifestation de l'Évangile de Jésus-Christ.

Un christianisme qui ne produit pas des croyants patients et bons, mais des gens particulièrement jaloux, fiers et vantards, impitoyables, qui se mettent facilement en colère, gardent le souvenir des torts subis n'est pas un christianisme du tout. Qu'est-ce que cela signifie en termes concrets concernant la communion des saints, le besoin urgent de créer une communauté chrétienne résolument contre-culturelle? Qu'en déduire à propos des relations entre les générations? À propos des problèmes raciaux? Comment les chrétiens doivent-ils se traiter mutuellement dans l'église locale? En quels termes pensons-nous à nos frères et sœurs dispersés dans les endroits les plus divers du monde de notre Père céleste?

Paul a jugé nécessaire de souligner les effets de l'Évangile dans tous les domaines de la vie des Corinthiens. Faisons de même aujourd'hui. Récemment, à Trinity, sur le campus d'une des huit prestigieuses universités du nord-est des États-Unis, une jeune femme très avisée nous raconta ce qui, dans son expérience, encourageait le plus les femmes auxquelles elle enseignait la doctrine chrétienne chaque semaine. Elle mentionna trois choses. D'abord, ne jamais obtenir moins qu'un «Très bien» à cause des parents. Certes, c'était l'une des universités les mieux cotées! Mais même dans ces universités, les notes sont distribuées selon une courbe en forme de cloche, si bien que cela crée une compétition entre les étudiants. Ensuite, en partie à cause des parents et en partie à cause de la culture ambiante, être soi-même, s'amuser, mener une vie riche et pleine, en y incluant une petite dose d'altruisme, par exemple en pensant aux victimes du cyclone Katrina. Enfin, à cause des pairs, du monde des affaires, des médias, être au top; cela aussi pousse à la compétition, touche la manière de s'habiller, les relations, ce que l'on cherche dans le sexe opposé, ce qu'on voudrait que le sexe opposé trouve en soi. Ces exigences résonnent sans arrêt. Il n'y a pas de marge, pas de place pour le relâchement; il n'y a que de la place pour l'échec. Et voici le résultat: environ 80% des femmes en cycle de licence souffrent de désordres alimentaires; presque autant sont victimes de dépression clinique à un moment ou à un autre. Le monde persiste à leur dire qu'elles peuvent tout faire, ce qui se transforme ensuite en besoin de tout faire, sous peine de passer pour des ratées à leurs yeux et aux yeux des autres. Même devenues chrétiennes, elles ne tardent pas à ressentir le besoin d'être les meilleures chrétiennes en participant à toutes les réunions d'étude biblique, à toutes les réunions de prière, en pratiquant régulièrement leur culte personnel.

Où est l'épanouissement humain qui jaillit de l'Évangile de la grâce? Où sont ces porteurs de l'image divine, heureux d'être justifiés devant Dieu sur la base de ce que Christ a accompli, puissamment régénérés pour répondre par la foi, l'obéissance, la joie et la gratitude? Les conventions et les attentes du monde sont subtiles et asser-

vissantes. Il faut que l'Évangile se traduise dans la vie de ces femmes et soit mis en évidence dans la vie de l'église pour entraîner leur affranchissement des chaînes de l'idolâtrie, trop subtile pour être nommée et trop enivrante pour s'en défaire, en dehors du message puissant de la croix.

Bien sûr, j'ai choisi un très petit échantillon démographique. Mais il ne faut pas faire un gros effort pour savoir que l'Évangile doit également transformer les pratiques commerciales, ainsi que les priorités des chrétiens dans le commerce, celles des jeunes hommes victimes du narcissisme aux contours peu clairs qui les harcèle cependant, l'angoisse solitaire et souvent les plaisirs coupables des célibataires qui cherchent le plaisir et ne trouvent jamais le bonheur, le désespoir et la lassitude de ceux qui vivent en marge de la société, et d'autres encore. Il faut le faire non en tentant d'extraire des principes sociaux de l'Évangile et encore moins en se concentrant sans fin sur la périphérie dans un effort vain de paraître prophétique, mais en prêchant, en enseignant et en traduisant dans nos églises le glorieux Évangile de notre précieux Rédempteur.

«Ainsi, mes frères bien-aimés, soyez fermes, inébranlables, progressez toujours dans l'œuvre du Seigneur, sachant que votre travail n'est pas vain dans le Seigneur» (1 Corinthiens 15.58).

Don Carson est d'origine canadienne, mais il habite actuellement avec sa famille aux États-Unis où il occupe la chaire du Nouveau Testament à Trinity International University près de Chicago.

Considéré comme l'un des plus éminents théologiens de notre époque, Don Carson a écrit de nombreux livres et commentaires bibliques dont quelques-uns sont traduits en français :

- Dans l'intimité de Jésus : un regard sur Jean 14 à 17
- La prière renouvelée
- Jusques à quand ? Réflexions sur le mal et la souffrance
- Introduction au Nouveau Testament (coédité avec Douglas Moo)
- Le Dieu qui se dévoile, Volume 1 – Un guide pour découvrir les richesses de la Bible

Traduction : Antoine Doriath

Révision : Gilles Drogue

Ne pas photocopier ou reproduire ce document sans autorisation

Le FORUM DE GENÈVE est une publication trimestrielle de l'Institut Biblique de Genève qui veut aborder des questions contemporaines d'un point de vue chrétien. Les articles, qui sont parfois des traductions, sont sélectionnés en raison de la pertinence de la réflexion. Les opinions exprimées sont celles de l'auteur et ne reflètent pas forcément en tout point celles du conseil de référence ou des éditeurs.



Institut Biblique de Genève

120, rte de la Capite CH - 1223 Cologny - Tél. 022/752 14 44 - Fax 022/752 54 25
e. mail : info@ibg.cc - Site web : www.ibg.cc

Comptes : Pour la Suisse : CCP 12-13151-5

Pour la France : Crédit Agricole - Haute Savoie

ABONNEMENT

(Nous vous recommandons de photocopier ce talon pour conserver l'article intact)

Abonnement annuel : 15.- FS 10 €

Abonnement de soutien : 30.- FS 20 €

- Je veux m'abonner au FORUM DE GENÈVE
- Veuillez m'envoyer un bulletin de versement pour l'abonnement en Suisse
- Je joins un chèque en euros à l'ordre de l'Institut Biblique de Genève

M. Mme Mlle Nom : Prénom :

Adresse :

Code postal : Ville : Pays :

A envoyer à l'Institut Biblique de Genève